

Réflexions sur la collection Robinson-Niarkos

Eddy-L. MacFarlane

Number 8, Fall 1957

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55310ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

MacFarlane, E.-L. (1957). Réflexions sur la collection Robinson-Niarkos. *Vie des arts*, (8), 19–24.

RÉFLEXIONS SUR LA COLLECTION ROBINSON-NIARKOS

par

Eddy MACFARLANE

Me pardonnera-t-on de l'écrire ? Dès les premiers pas je suis déçu. Est-ce là cette collection hissée sur le pavois par l'"actualité" : un bouquet de noms prestigieux — et rien que cela — où s'insèrent deux autres noms, hôtes habituellement célébrés dans les chroniques du spectacle ou de la finance ?

Delacroix, Renoir, Monet, Lautrec, Corot... N'êtes-vous là que pour orner la couronne de quelque prince des nouveaux temps, ou fûtes-vous réunis pour l'amour de vous ? C'est ici, je crois, qu'il faut situer les motifs de la déception ressentie par nombre de visiteurs.

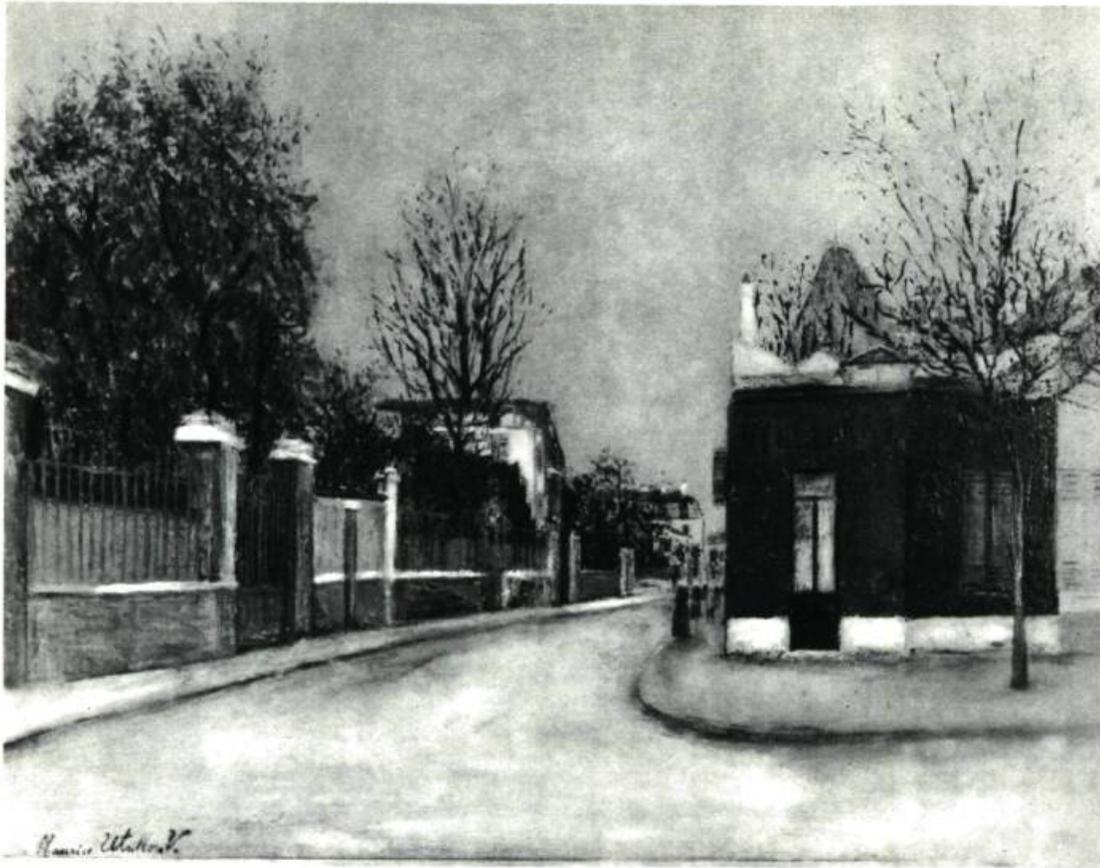
Quelle idée, quelle tendance, quelle inclination, quelle vanité a présidé à la constitution de cet ensemble ? On a amassé sans grand souci du bon, du moins bon, du médiocre. Toute la différence en somme qui sépare le bibliophile du bibliomane, le collectionneur de l'homme d'affaires. Et c'est cette hétérogénéité, — allant d'un Géricault en rupture de brocante à un excellent Utrillo, d'une "Odalisque" comme en a peint en série Delacroix vers 1854 à un très bon Picasso de la période bleue, — qui est décevante.

Loin de moi l'idée de blâmer les organisateurs de cette manifestation picturale inscrite, — en raison de quel obscur besoin ? — dans le cadre du Festival de Montréal. Ils ont fait ce qu'ils ont pu avec ce qu'on voulut bien leur confier, — les meilleures oeuvres paraît-il étant écartées, — et à tout prendre mieux vaut cela que rien. D'autant qu'à des titres divers une bonne douzaine de toiles, prises isolément, valent à elles seules le déplacement.

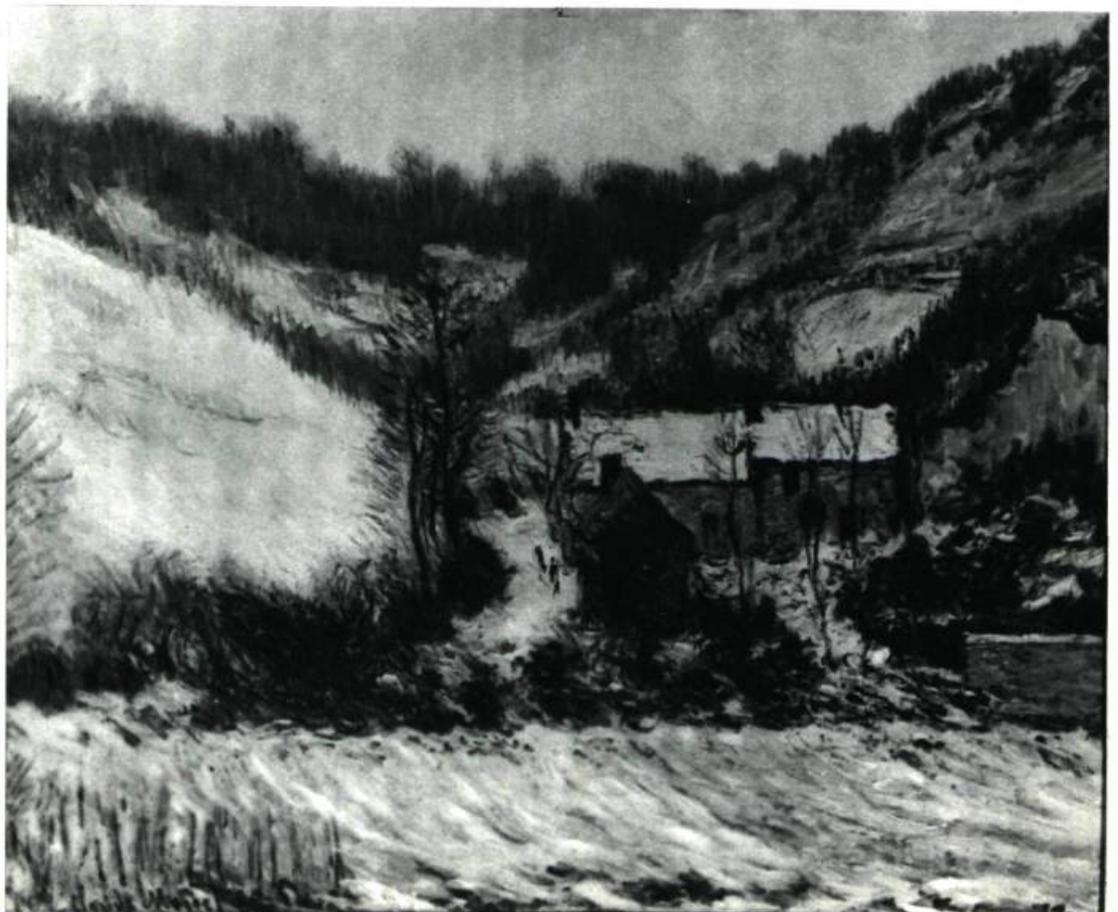
Le mal vient aussi du besoin d'en trop mettre. Douze chefs-d'oeuvre justifient une exposition; entourez ceux-ci, sans raisons valables, de cinquante tableaux de qualité plus ou moins médiocres et voilà votre

ROUAULT :
Le Christ
des faubourgs,
huile.





UTRILLO :
Scène de rue,
huile.



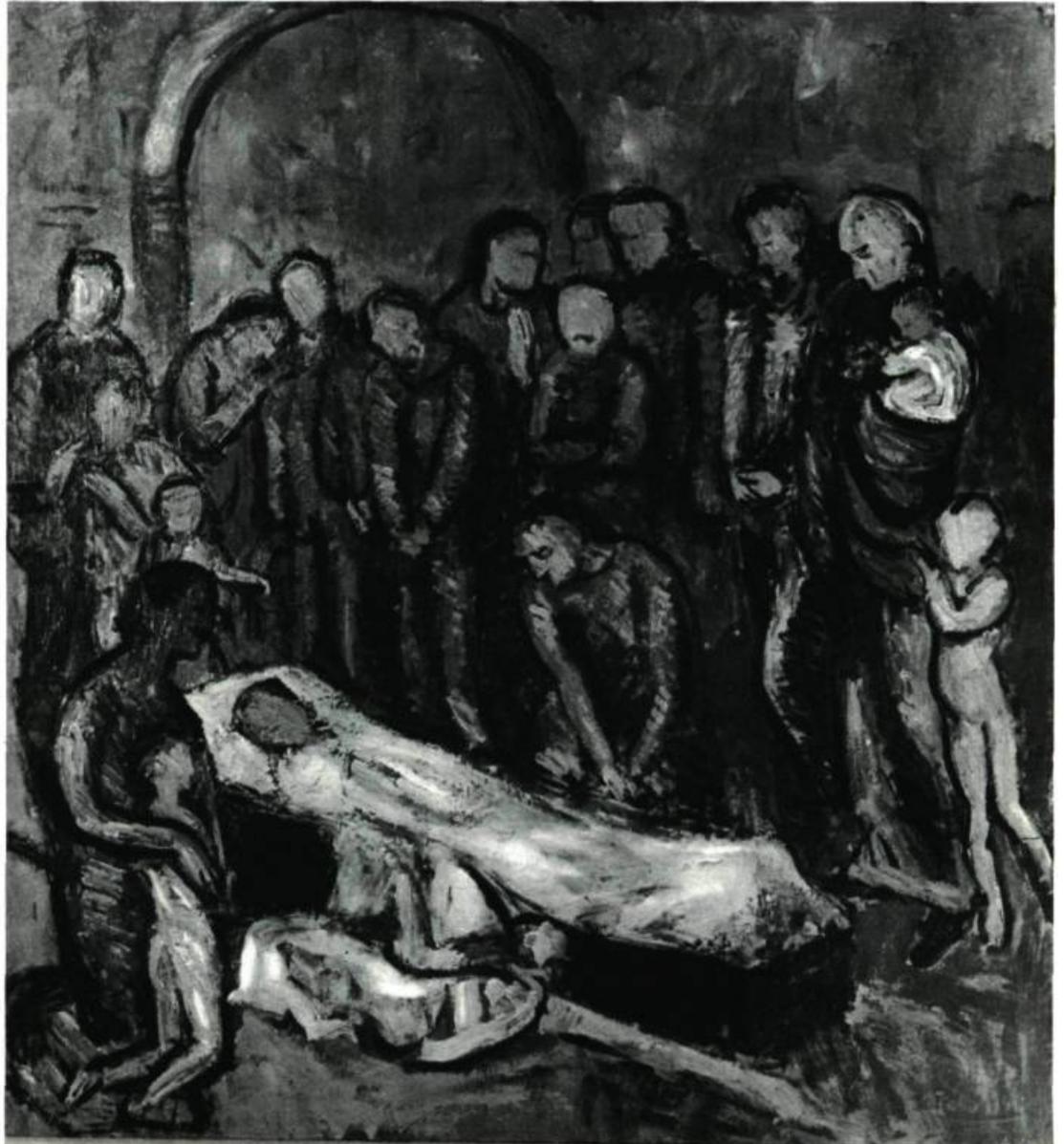
MONET :
Paysage de neige,
huile.

plaisir dilué, votre attention inutilement dispersée. Répétons-le : c'est la disparité, le manque de liens historiques entre les oeuvres, les peintures, les écoles représentés qui causent une certaine sensation de désordre, disons le mot : de bric-à-brac. De bric-à-brac de haut luxe s'entend.

Mais voyons les oeuvres.

Les contemporains d'abord. De Picasso et de Chagall, seuls survivants parmi cette assemblée de maîtres, notons, du premier, une "*mise au tombeau*", intéressant maillon qui relie les premières recherches du "seigneur" de Vallauris à ses oeuvres actuelles; du second un "*rabbin à la Thora dans un paysage de neige*". D'une facture déjà ancienne et quoiqu'il ait beaucoup évolué depuis, je suis certain que Chagall aimerait encore cette toile qui porte en elle tant de promesses.

D'outre-tombe, Modigliani, Dufresne, Bonnard, Derain, Forain, s'ils sont encore sensibles aux vanités humaines, doivent juger sans indulgence leurs oeuvres plus ou moins mal venues. Et que dire des "*études*" échappées, Dieu sait comme, des cartons de Rouault, malgré sa vigilance, des "*deux paysans*" aux repeints douteux, mal revernissés, sinon que le maître eût fait avec rage un feu de ces croûtes ! Il y a heureusement pour dignement le représenter un "*vase et fleurs*" qui date de ses débuts et surtout un "*Christ des Faubourgs*" sobre et puissant morceau où la technique du vitrail s'affirme plus discrètement que dans maintes autres oeuvres.



PICASSO :
Sépulture,
huile.



PASCIN :
Nu avec
chapeau vert,
huile.

Des trois Utrillo exposés l'un surtout peut être classé parmi les meilleurs d'une pléthorique production : une "*rue de la banlieue de Paris*", probablement Sannois, d'une étonnante puissance d'évocation. Toute l'immense solitude du peintre y est inscrite.

Voici encore un excellent Matisse, du temps de ses débuts, et plus loin, discret, étonné d'être là un "*nu assis au chapeau vert*", une des plus représentatives compositions de Pascin. Comment fut-elle incluse dans cette collection ? Et comme elle doit s'y ennuyer ! Toute en touches légères, diaphanes, une telle oeuvre a besoin d'isolement, de regards amicaux, d'attention exclusive; aussi de cette chaleur humaine qui a si souvent fait défaut à cet esthète délicat. Cher Pascin, quitté un soir de 1930 sur le Boulevard Montparnasse, — n'était-ce pas hier, — quelques heures avant ton geste aussi malheureux qu'inconscient, tu m'as, à travers ton art empreint de poésie légère et de charme, — ce charme que ne dédaignaient pas ces maîtres florentins, — évoqué une des plus belles périodes de cette école de Paris qui fut tienne...

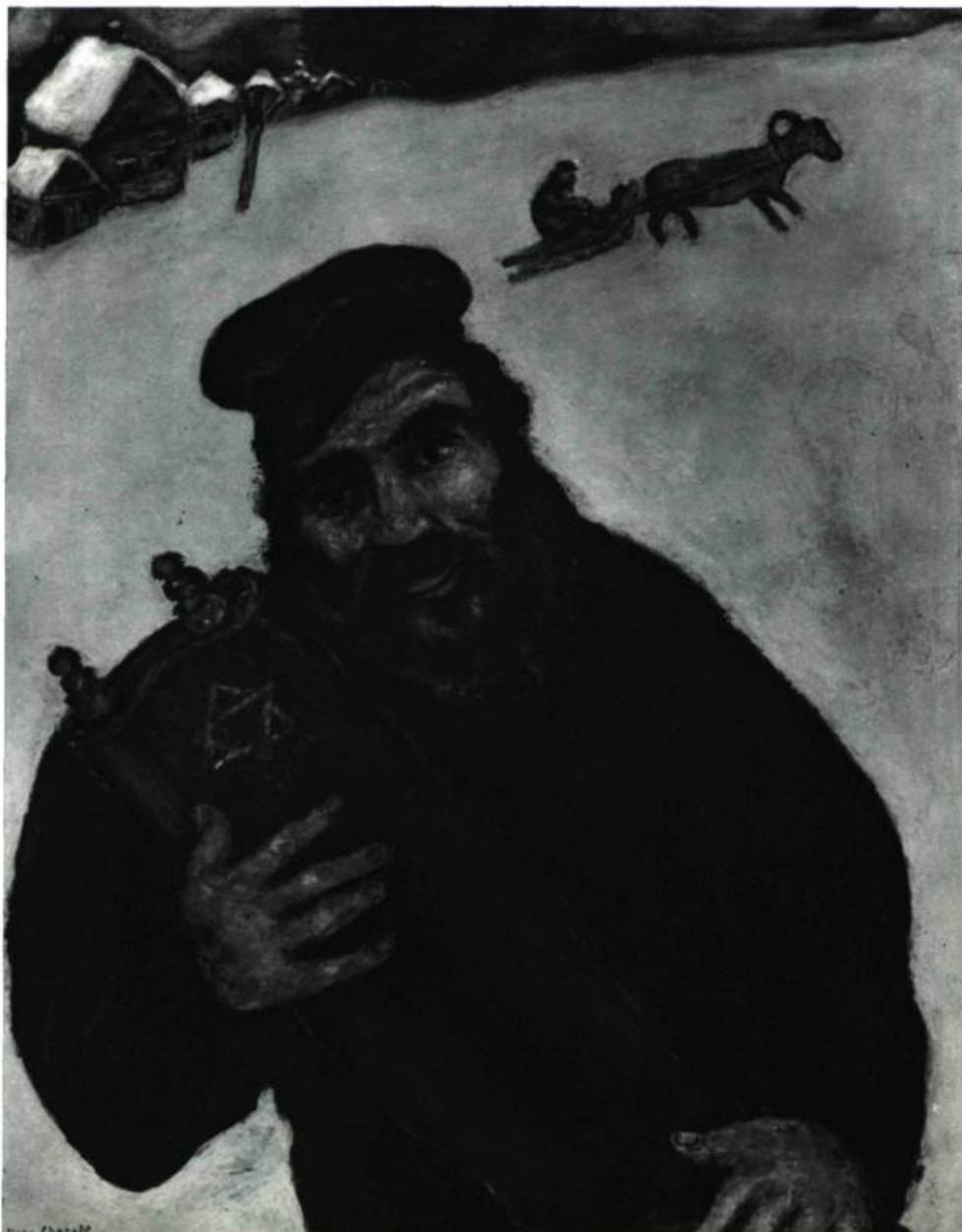
Par Gauguin : "*fleurs Tahitiennes*", excellente peinture, ne devant rien au symbolisme, exécutée probablement entre les deux séjours aux Iles, et une "*vue de la plage du Crotoy*" due au pointillisme typique de Seurat, nous abordons enfin les "*impressionnistes*". Voici Monet avec deux oeuvres dignes des grands musées.

Un Monet en pleine possession de son art; un Monet déjà victorieux de l'incompréhension qui faillit l'emporter, lui et ses compagnons, puisque "les saules" et "paysage de neige" ont été peints respectivement en 1880 et 1886. Plus loin Pissaro : "l'arbre mort" et "boulevard des Italiens", l'un et l'autre excellents.

C'est tout pour l'"Impressionnisme" qui semblait être le thème central de cette exposition, si l'on excepte deux médiocres pastels de Degas, et deux bons Renoir. Oui, c'est tout pour les Impressionnistes... mais il y a aussi deux "scènes de plage" d'une esquisse délicatesse de touche peintes à Trouville, par Boudin, leur bon génie. Car si la souche de l'Impressionnisme c'est Degas et Monet, Boudin en est la tête; et Monet nous l'affirme se remémorant sa laborieuse jeunesse : "... j'avais saisi ce que pouvait être la peinture; par le seul exemple de cet artiste (Boudin) épris de son art et d'indépendance, ma destinée de peintre était ouverte".

En regardant ces quelques oeuvres, impossible de ne pas se souvenir des moqueries, des persécutions, des insultes dont Monet et ses amis furent abreuvés. C'est un certain Maillard, rendant compte de l'exposition impressionniste de 1876 qui écrit dans un grand journal "Le Pays" : "il y a là environ 200 tableaux dont la plupart sont à faire cabrer les chevaux d'omnibus. Et Albert Wolff l'officier critique du "Figaro" de renchérir : "Après l'incendie de l'Opéra, voici un nouveau désastre qui s'abat sur le quartier (la rue Le Pele-

CHAGALL :
Rabbin avec
la Thora,
huile.



tier). On vient d'ouvrir chez Durand-Ruel une exposition qu'on dit être de peinture. Le passant inoffensif attiré par les drapeaux qui dévorent la façade, entre, et à ses yeux épouvantés s'offre un spectacle cruel : cinq ou six aliénés, dont une femme (Berthe Morisot), un groupe de malheureux atteint de la folie de l'ambition s'y sont donné rendez-vous pour exposer leurs oeuvres". Il y en a comme cela deux colonnes; on ferait un monumental sottisier des articles écrits par les confrères de M. Wolff. Et que dire des bévues de Messieurs les membres du Jury des Salons !

Alors que les amateurs d'art sont depuis longtemps conquis, cet ostracisme du monde officiel de la peinture durera jusqu'en 1928, date où le legs Caillebotte délivré à l'Etat en 1894, entre enfin au Musée du Louvre après une longue pénitence au Luxembourg.

Pourquoi remuer ces "archives" ? C'est qu'elles expliquent l'indulgence aveugle dont font preuve aujourd'hui les critiques, les membres de Jury, les conservateurs de musée... et les snobs. Craignant le jugement de leurs épigones ces messieurs sont tout disposés à croire au moins en apparence au génie de quiconque s'exerce aux jeux de la brosse et du couteau pourvu qu'il s'agisse de peinture abstraite, non figurative ou de fantaisies tératologiques. Claudel, le bon apôtre, n'a-t-il pas écrit dans le prologue du "Soulier de Satin" : "C'est ce que vous ne comprendrez pas qui est le plus beau".

Cependant, depuis vingt ans déjà, les attardés du cubisme font figure d'archaïques; les non-figuratifs actuels de pompiers, non que cette dernière école issue des "surréalistes" soit à rejeter : elle libéra le peintre d'impératifs conventionnels; des oeuvres de réelle valeur témoignent de recherches utiles. Mais plus que d'autres, par une apparente facilité elle servit de refuge aux incapables, aux vaniteux, aux faux génies, aux farceurs, alors qu'elle ne pouvait être que le fait de quelques rares artistes aux dons exceptionnels. Et elle était surtout une fin en soi.

Picasso au faite de la gloire l'a si courageusement compris qu'il recherche aujourd'hui dans les disciplines qu'imposent de nouvelles matières une issue vers d'autres sommets.

Mais que nous voilà loin de l'Exposition du Musée des Beaux-Arts de Montréal...

MATISSE : La desserte, huile.

